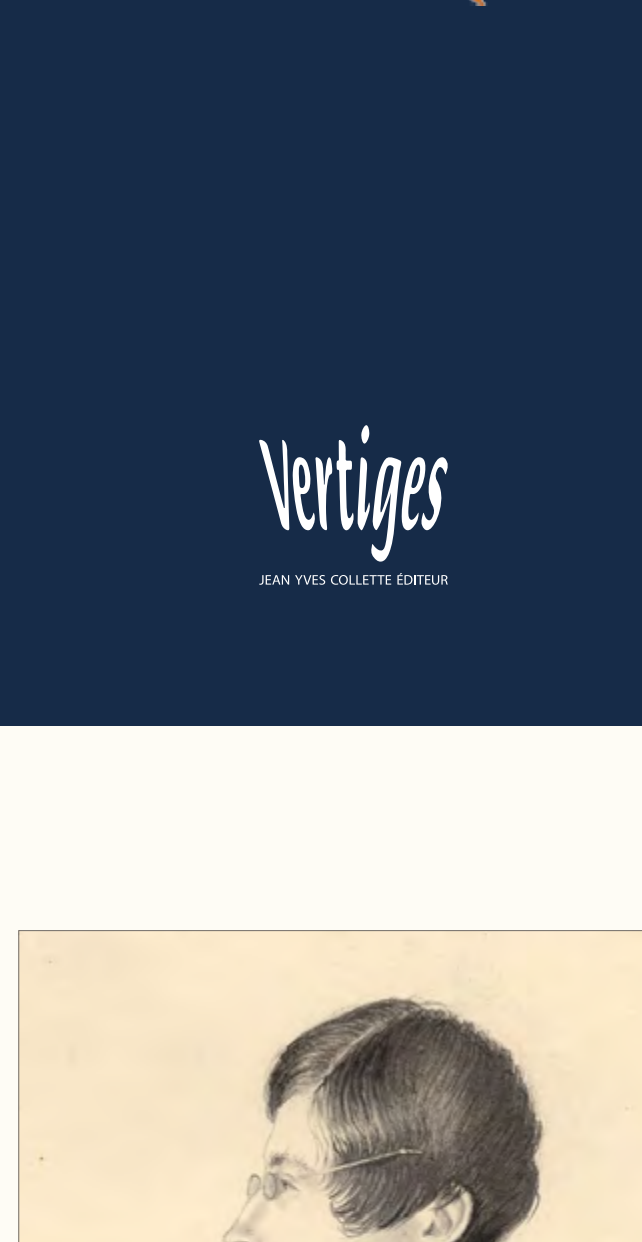


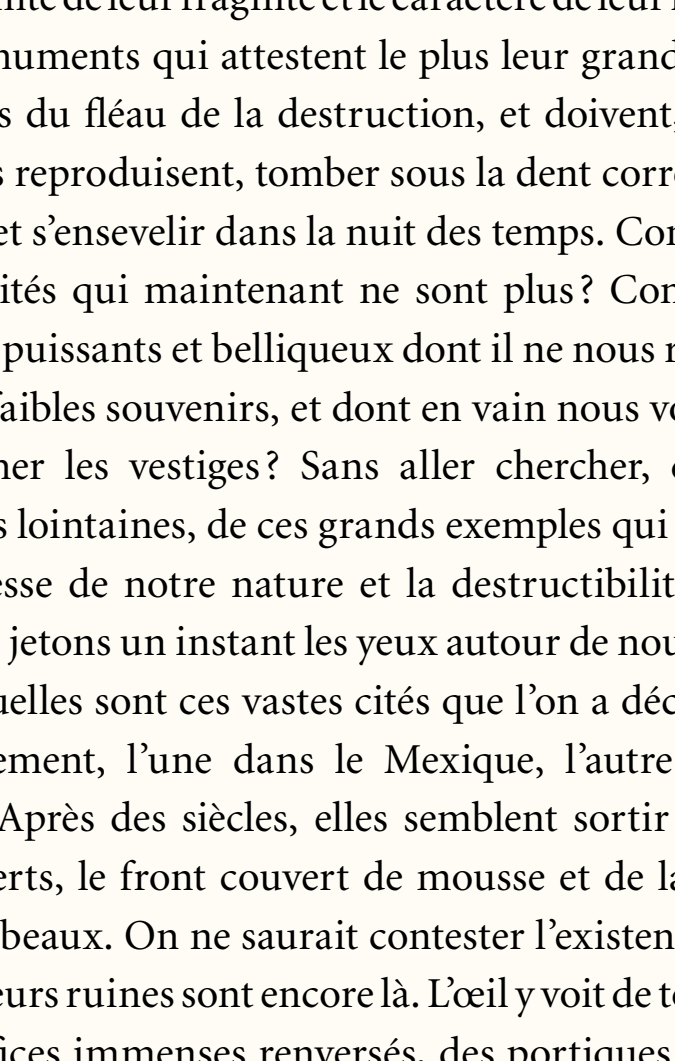
Georges Boucher de Boucherville

Louise Chawinikisique

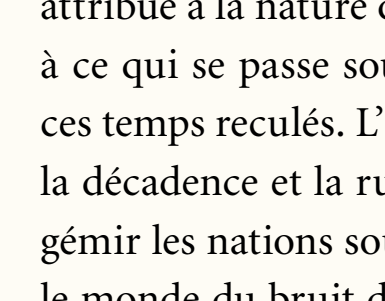


Vertiges

JEAN VIVES COLLETTE ÉDITEUR



Georges Boucher de Boucherville (1816-1898).



TOUT CE QUI SORT DE LA MAIN des hommes porte l’empreinte de leur fragilité et le caractère de leur faiblesse. Les monuments qui attestent le plus leur grandeur sont marqués du fléau de la destruction, et doivent, comme ce qu’ils reproduisent, tomber sous la dent corrosive des siècles, et s’ensevelir dans la nuit des temps. Combien de riches cités qui maintenant ne sont plus ? Combien de peuples puissants et belliqueux dont il ne nous reste plus que de faibles souvenirs, et dont en vain nous voudrions rechercher les vestiges ? Sans aller chercher, dans ces contrées lointaines, de ces grands exemples qui attestent la faiblesse de notre nature et la destructibilité de nos œuvres, jetons un instant les yeux autour de nous. Dites-moi : quelles sont ces vastes cités que l’on a découvertes dernièrement, l’une dans le Mexique, l’autre dans le Brésil ? Après des siècles, elles semblent sortir du fond des déserts, le front couvert de mousse et de la poudre des tombeaux. On ne saurait contester l’existence de ces villes ; leurs ruines sont encore là. L’œil y voit de tous côtés des édifices immenses renversés, des portiques à moitié démolis, luttant encore contre la destruction qui frappe à grands coups sur leurs bases ébranlées. Comment ces villes ont-elles été abandonnées ? Comment ont-elles été détruites ? Et, ce qui est plus surprenant encore, comment se fait-il que nous n’en sachions rien ? Tout cela doit être attribué à la nature de l’homme ; souvent il ne songe pas à ce qui se passe sous ses yeux, loin de les reporter sur ces temps reculés. L’histoire des révolutions des peuples, la décadence et la ruine des grands empires qui ont fait gémir les nations sous le poids de leurs débris, et rempli le monde du bruit de leur chute, souvent ne présentent, à l’homme insouciant, qu’un faible intérêt qui se perd et s’abîme dans la vague de ses pensées ! Et si la tradition ne s’emparait des événements pour les transmettre à la postérité, les actions les plus éclatantes tomberaient dans l’oubli, et l’on n’y songerait pas plus que si elles n’eussent jamais été faites.

C’est ce défaut de traditions qui jette tant d’obscurité sur ces peuples qui, tout nouveaux apparus sur la scène du monde, ne semblent nés que d’hier. Le Canada, ce noble et beau pays que je me glorifie d’avoir pour terre natale, dont l’histoire fournit un champ si vaste et si fertile à exploiter, dans quelles ténèbres ne sont point ensevelis les actes de ses premiers habitants ? Et si parfois un écrivain isolé en a recueilli quelques faits, pour les consigner dans les pages de l’histoire, on voit surgir du fond des forêts des hommes dont les actions brillent comme des météores, au milieu de ténèbres dont ils sont enveloppés. Mais combien de faits mémorables ne sont jamais parvenus jusqu’à nous ; et combien nous sont parvenus qui sont retombés dans l’oubli, et dont maintenant nous n’avons pas le moindre souvenir.

Peut-être la terre que je foule maintenant sous mes pieds a-t-elle été le théâtre de quelque grand exploit ? Peut-être est-ce la cendre d’un héros ? Et le Canada en a fourni plus d’un. Peut-être encore cette poussière recouvre-t-elle les restes de quelque infortuné, pour sauver les jours de son semblable, aurait succombé victime de son dévouement ? Qui sait ?

J’étais bien loin, quand j’écrivis l’épisode suivant, de faire ces réflexions, que m’en inspire aujourd’hui la simple lecture. C’est qu’alors, je ne voyais les choses qu’à travers un prisme dont les couleurs se reflétaient sur les objets qui fascinaient mes sens. Et de même que mon imagination ardente se forgeait mille chimères pour l’avenir, de même aussi j’emportais, dans le tourbillon de mes pensées, ce qui aurait dû en modérer les saillies impétueuses. Maintenant que les rides sillonnent mon visage, et que je sens les glaces de la mort courir dans mes veines, ce n’est plus avec un œil de vingt ans que je vois le tableau des actions humaines se dérouler grand et sublime devant moi. Ce qui, aux jours de mes plaisirs, passait rapide et brillant à mes yeux est maintenant pour moi un sujet de sérieuses réflexions. Les choses aujourd’hui m’apparaissent sous leur vrai point de vue ; et les charmes illusoires, que leur leur jeune âge, ont disparu devant la calme et pénétrante expérience de la vieillesse.

Ce m’est un plaisir bien grand de relire quelquefois les mémoires de ma jeunesse ; et de reporter ainsi, sur ces temps passés dans l’ivresse du bonheur, un œil qui déjà a pénétré dans l’horreur de la tombe ! Et lorsque, l’autre jour, je me suis permis de publier ce passage de mes tablettes, je cédai peut-être plus au désir de vous parler de mes jours de jeune homme qu’à la prière d’un ami. J’étais bien aise aussi, par ce trait pris au hasard parmi les cent et un épisodes qui composent la chronique des peuples du Canada, de donner une idée des mœurs de ses premiers habitants, que l’on avait peints si farouches et d’un caractère si barbare.

Extraits de mes tablettes

La pierre de Louise

I

Si tu crains les troubles du cœur, défie-toi des retraites sauvages : Les grandes passions sont solitaires, et les savourer au désert, ce n’est que la rendre à leur empire.

... Par une de ces nuits de la canicule dont la chaleur pèse également sur les sens et sur l’âme, je m’étais rendu sur le Coteau-de-Sable, pour respirer le grand air. C’était un peu avant l’aurore. Le zéphyr agitait les feuilles des arbres d’un léger frémissement, le voile de la nuit était encore étendu sur toute la nature ; mais l’air devenu plus frais, le doux parfum des fleurs, qui s’exhalait de leurs pétales à demi fermés, enviait mes sens d’une délicieuse volupté. J’aspirais avec délices les suaves émanations des rosiers sauvages, et jamais je ne respirai d’air aussi pur que cette brise parfumée du coteau du lac des Deux-Montagnes. Bientôt les étoiles, qui scintillaient dans le firmament, commencèrent à pâlir à l’Orient. Les oiseaux voltigeaient sous la feuillée, et semblaient de leur faible gazouillis saluer le lever du soleil. Un instant encore et l’horizon présentait le spectacle le plus enchanteur. D’un côté des groupes de montagnes dont les formes bizarres se dessinaient sur le fond doré d’un ciel étincelant de gerbes de lumière, que lançait au-dessus de lui l’astre du jour. Au couchant, la nuit conservait encore son empire ; et les étoiles semblaient à ce point ranimer tout leur éclat, comme pour s’opposer au lever de l’aurore. Je contemplais ainsi, bercé dans ce doux ravissement, le lever du soleil, quand je fus frappé de l’apparition de quelque chose qui se mouvait à ma droite.

Un homme, il pouvait avoir 74 ans, les reins ceints d’une ceinture de cuir, et les épaules couvertes d’une peau de buffle marchait à grands pas, près de la lisière du bois, paraissant profondément affecté. De temps en temps, il s’arrêtait devant une pierre, une espèce de borne informe, qui paraissait avoir été jetée là, comme par hasard. Dans le moment, il ne me vint pas songer à l’idée que ce pouvait être cette pierre qui fixait son attention ; tant il me semblait qu’elle devait exciter peu d’intérêt. C’est que, voyez-vous, j’ignorais moi aussi qu’elle rappelât un dévouement sublime. Souvent je m’y étais assis, mais ce fut toujours avec la plus parfaite insouciance, sans même l’avoir choisie plutôt qu’une autre. Et vous-même, si vous avez été quelquefois vous promener au calvaire du lac des Deux-Montagnes, vous devez l’avoir vue cette même pierre. Peut-être vous a-t-elle servi de siège ? Mais ce dont je suis certain, c’est qu’à coup sûr vous n’avez jamais songé qu’elle rappelât un acte d’héroïsme. Elle se trouvait tout juste à l’entrée de la prairie de pied qui conduit aux chapelles des stations. Ainsi elle nuisait réellement plus qu’elle n’était utile, même pour les promeneurs. Et si je ne fis jamais la réflexion qu’on aurait bien pu l’ôter de là, c’est qu’il me semblait qu’elle ne méritait pas que lui lui donnasse même une pensée, si petite qu’elle fut. Mais maintenant que j’en connais l’histoire ; maintenant que je sais quelle espèce de souvenir elle retrace, oh ! je ne passe plus auprès d’elle avec la même indifférence. C’est pour moi un monument sacré que je regarde avec le plus profond respect. – Voici comment j’ai appris cette histoire que je vais essayer de vous raconter.

L’homme à la peau de buffle, qui avait fixé mon attention, continua pendant quelque temps à marcher avec la même vitesse, puis, s’arrêtant tout court devant cette pierre, il se prit à la considérer avec une expression singulièrement scrutative. On eût dit qu’elle lui rappelait un souvenir confus, qu’il cherchait à pénétrer. Et alors moi, moitié par curiosité, moitié par intérêt, je m’avançai vers lui, et lui demandai si je pouvais lui être de quelque service. – Hélas ! me répondit-il, non. Ce qui fait le sujet de ma tristesse n’est point de ce monde et si, dans ce lieu-ci, je viens quelquefois verser une larme sur le souvenir de deux infortunés, c’est que j’y trouve une consolation à rendre cette espèce de tribut à l’héroïsme de la vertu.

L’air noble de ce vieillard en cheveux blancs, son teint basané, la mâle expression de sa physionomie et son large front sillonné de deux énormes cicatrices annonçaient assez un de ces fiers enfants des forêts qui, dans les jeux sanglants de leurs nations, devaient avoir scalpé plus d’un crâne, et enlevé plus d’une chevelure. C’était le vrai type iroquois. Quelque chose dans sa figure, je ne sais quoi, m’inspirait un peu de frayeur ; mais il y avait en même temps dans ces traits je ne sais quelle expression de tristesse qui intéressait en sa faveur. Il paraissait si profondément affecté, que je ne pus m’empêcher d’être sensible à sa douleur, quoique j’en ignorais la cause. S’étant aperçu de l’intérêt que je lui portais, il m’en témoigna sa reconnaissance ; et il me sut gré aussi de la demande que je lui fis de me raconter la cause de sa tristesse. C’est que, voyez-vous, une âme sensible aime à s’épancher dans le sein de quelqu’un qu’elle croit capable de partager ses affections de quelque nature qu’elles soient. Il est si doux d’avoir un ami à qui confier les secrets de son cœur, alors qu’il souffre ! – Asseyons-nous auprès de cette pierre, fit-il avec un profond soupir ; cette terre recouvre les restes de deux infortunés qui méritent bien que vous prêtiez un instant d’attention à leurs malheurs. Puis il pressa de sa main son front chauve, comme s’il y eût eu là une pensée qu’il voulait comprimer. Et après une courte pause, il commença son récit de ce ton qui va droit à l’âme, et dont il réveille toutes les cordes en les faisant vibrer à l’unisson de l’intérêt qu’il inspire.

C’était... Oh ! il y a bien longtemps ; une petite troupe de guerriers algonquins avait été s’établir sur les rives sablonneuses du lac Nipissing. La chasse et la pêche faisaient leur unique occupation. Leur vieux chef avait choisi pour bâtir sa cabane un site sauvage à l’ouest du lac, au pied d’une falaise qui la mettait à l’abri des vents du Nord. Il avait perdu sa femme ; et il n’avait auprès de lui que sa fille unique qu’il aimait tendrement. Oh ! mais c’est qu’elle était charmante aussi cette petite Louise Chawinikisique avec ses beaux grands yeux couronnés de ses sourcils d’ébène, avec ses noirs cheveux qui flottaient en boucles sur ses épaules. Vous l’eussiez prise pour Diane Chasseresse, si vous l’eussiez vue seule, chaussée de mocassins, gravissant les rochers pour aller cueillir les fruits sauvages ; ou bien qu’assis dans son canot d’écorce, elle le faisait voler sur les lames argentées du lac. C’est à ces sortes d’exercices qu’elle se fit une forte santé ; sa taille se développait svelte et légère, et ses traits prirent une certaine expression de fierté qui contrastait avec son caractère doux et sensible. Tous les jours elle suivait son vieux père, soit que, la carabine au bras, il parcourût les forêts pour surprendre le chevreuil, ou poursuivre l’original, soit qu’il allât à la pêche, braver sur le lac les ondes agitées.

Un jour que son père était malade, Louise avait été cueillir des simples, de l’autre côté de la baie que formait le lac en cet endroit. Le soir quand elle s’en revint, la baie était sillonnée par trois longues lames qui dans ces parages annoncent toujours quelque tempête. Quelques nuages cotonneux avaient surgi à l’horizon, et bientôt ils se fondirent en vapeur légère. Elle savait le danger qui la menaçait, et ce n’était point sur elle-même que s’arrêtait sa pensée ; c’était sur son vieux père malade, qui avait tant besoin de ses secours ! Elle était encore bien loin du rivage, et le vent sifflait avec furie à ses oreilles. Oh ! Si vous l’eussiez vue, comme elle maniait l’aviron d’un bras rigoureux, pour arriver avant la tempête. Bientôt les flots se soulevèrent, noirs, larges, marbrés d’une écume blanche et jaune. Pauvre enfant ! Elle était épuisée de fatigue, l’eau ruisselait sur ses tempes, elle ne pouvait plus gouverner. Oh mon Dieu ! disait-elle, en levant au ciel ses deux yeux mouillés de pleurs, que va devenir mon vieux père, si je meurs ? Et les mains jointes sur sa poitrine, elle était tombée sans connaissance au fond du canot qui, livré à lui-même, s’agitait convulsivement sur la pointe des vagues qui fleurissaient à l’entour avec un épouvantable bruissement. Les secousses saccadées du canot la firent bientôt revenir à elle ; mais ce ne fut que pour voir la mort sur un flot impétueux qui, se précipitant sur le canot, le fait rouler un instant sur lui-même et lance dans les abîmes l’imprudente Algonquine. C’en était fait d’elle ; son vieux père allait encore pleurer la mort de son unique enfant, quand un jeune Indien, qui du rivage a vu la détresse d’une infortunée, s’est jeté dans un canot pour aller à son secours. Et aux risques d’être englouti mille fois, il est parvenu auprès de Louise. Déjà il lui fait signe de prendre courage ; il va la sauver... Il arrive... Il allonge la main pour la saisir... Quand elle est précipitée dans le gouffre qui s’ouvrait béant pour l’ensevelir dans ses entrailles. Ô mort ! que tu es terrible. Mais lorsque plein de vie et de jeunesse, on va t’échapper, et que tu nous saisis au moment où l’on rit de tes efforts ; oh ! c’est

affreux, horrible, épouvantable!... Le jeune Indien ne perd point de temps et, rapide comme la flèche qui fend l'air, il s'est élançé dans les ondes. Il plonge et bientôt il réapparaît tenant Louise par les cheveux. Mais l'Indien va peut-être périr victime de son dévouement ; son canot à lui, il est bien loin, il s'agite et s'éloigne. Il le voit et il ne lâche point prise. D'une main il fend les lames qui l'inondent tout entier. Il lutte avec courage. Une action si généreuse ne peut rester sans récompense ; et celui dont les yeux sondent la profondeur des mers veille sur les jours de ce héros des déserts. Son canot, comme poussé par une main invisible, revient sur un flot qui le renvoie vers lui. Il tressaille ; et le saisissant par un des bords, il parvient à y embarquer, et à y placer Louise devant lui, qu'il conduisit ainsi heureusement à terre.

On s'empresse d'emporter Louise à la cabane de son père, où, à force de soins, on réussit à la rappeler à la vie. En entrouvrant les paupières, sa première parole fut pour son père. Puis elle retombe dans un affreux délire. Il lui semblait lutter contre les flots ; et elle poussait des cris aigus ; oh ! c'était à fendre le cœur ; pauvre Louise ! Cependant, le jeune Indien s'est retiré inaperçu de cette scène déchirante. Il avait bien besoin de repos. Une natte étendue sur la terre lui sert de lit. C'est là que dort paisiblement le libérateur de Louise, heureux d'avoir fait une bonne action, et le cœur rempli de l'image de celle qu'il a sauvée. Le lendemain, le cœur palpitant d'inquiétude, il alla à la cabane du vieux chef pour s'informer de l'état de Louise. Tous les matins, à l'aube du jour, il se rendait régulièrement pour avoir des nouvelles de sa santé ; et alors qu'il eut appris sa parfaite convalescence, il n'y retourna plus. Puis par une espèce de caprice bizarre, il s'imposa l'obligation de ne plus la revoir.

Louise reprit bientôt de nouvelles forces. Sa santé se rétablissait de jour en jour ; mais au lieu de cette gaieté franche et naïve, on remarquait en elle un certain air de tristesse, une certaine teinte de mélancolie qui ajoutait un charme de plus à l'expression de sa figure. Elle aimait à se faire raconter la manière dont elle avait été sauvée par le jeune Indien. Quand on lui vantait le dévouement de Saguima, quand on lui peignait sa beauté, sa valeur, son adresse, le rouge lui montait au front, et son cœur lui battait d'un mouvement d'amour. Et lorsqu'au nom de Saguima ses joues se couvraient de ce vif incarnat qui toujours décèle l'émotion de l'innocence, ses compagnes, avec cette malice de jeune fille, s'amusaient de son embarras. Et si Louise rencontrait par hasard leurs yeux qui cherchaient à lire dans sa pensée, elle se troublait ; c'est que, voyez-vous, le regard qui plonge ainsi sur une première impression d'amour la refoule si rudement au fond du cœur. Bientôt elle ne voulut plus voir ses amies ; c'est que leurs rires moqueurs lui faisaient de la peine ; c'est que leurs rêves lui paraissaient si fades, près de celui qui occupait uniquement sa pensée. Souvent elle allait seule se promener sur le rivage, toute remplie de l'idée de Saguima, se rappelant de lui un mot, un signe, un geste, un regard. Quelquefois, à la pâle lueur de la lune, elle gravissait un coteau ; et des heures entières appuyée sur un arbre, elle demeurait immobile, les yeux fixés sur l'immense nappe d'eau qui s'étendait devant elle. Si un canot apparaissait sur le lac, elle suivait avec inquiétude sa marche insolite ; et lorsqu'il semblait se diriger de son côté, elle tressaillait. Elle prêtait une oreille attentive pour saisir un murmure, un cri, un son ; mais quand tout était disparu, et que son espérance s'était évanouie comme une illusion, elle se mettait à pleurer. Et puis, la tête penchée sur sa poitrine, elle s'en revenait chez elle, le cœur gonflé de soupirs. Le lendemain, lorsque d'immenses images couleur de bronze roulaient dans l'espace, vite, vite elle courait sur le bord du lac. Oh ! alors comme elle était joyeuse quand, assise sur la pointe d'un rocher, les jambes ballantes au-dessus des vagues qui déferliaient à sa base, elle entendait le sifflement du vent qui tourbillonnait sur le lac, et fouettait les flots écumeux. C'est que ce spectacle, en lui mettant sous les yeux la grandeur du péril auquel s'était exposé son libérateur, autorisait les sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Pauvre Louise ! elle voulait se faire illusion sur la situation de son cœur. Elle croyait à la reconnaissance ; et elle ne s'apercevait pas qu'elle se livrait à tout l'enivrement de l'amour, tant sont imperceptibles, sur un cœur de seize ans, les premières impressions de ce sentiment qui doit un jour le remplir tout entier.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi sans qu'elle eût pu voir son jeune libérateur, et pourtant elle se rendait tous les jours au bord du lac, où elle l'avait vu la première fois. Et après avoir regardé longtemps, bien longtemps, elle s'en revenait le cœur gros de soupirs.

Cependant, la paix profonde qui règne partout, hors dans le cœur de Louise, ne peut durer longtemps dans ces contrées sauvages. C'était des combats qu'il fallait à ces jeunes guerriers pour satisfaire leur ardeur martiale. Le chant de mort a retenti dans toutes ces forêts ; la hache est élevée jusqu'au ciel. Un parti nombreux d'Agniers et de Mohawks s'est avancé à travers les bois pour surprendre les Algonquins ; mais ceux-ci ont été prévenus par leurs chasseurs. Sans craindre le nombre de leurs ennemis, ils marchent avec confiance au-devant d'eux. Le père de Louise est fier de commander à cette valeureuse jeunesse. Au cri de l'honneur, il oublie ses infirmités ; il abandonne sa fille chérie, pour voler là où la gloire l'appelle.

Avant de partir pour aller combattre les Agniers, Saguima est venu dire un dernier adieu à Louise. C'est la première fois qu'il la voit depuis sa convalescence. Oh ! comme le cœur de Louise battait rapide, pendant que sa main frémissait dans celle de Saguima.

Non loin du lac, il y a une petite chapelle bâtie par un saint missionnaire. C'est là que, tout le jour prosternée devant une image de la vierge Marie, Louise implore sa protection pour son vieux père. Et si sa bouche ne prononce pas le nom de Saguima, son âme en est remplie ; et auprès l'auteur de ses jours, c'est elle qui en fut le sauveur que repose toute son inquiétude.

Pendant qu'elle prie un dieu de paix, une bataille sanglante a lieu entre les deux partis. Les Algonquins trop faibles succombent sous le nombre. Leur chef meurt en combattant comme un héros. Saguima, couvert de sang et de poussière, a vu tomber le père de celle qu'il aime, sous les coups de Canatagayon, jeune chef mohawk. Il fait des prodiges de valeur pour défendre son cadavre encore palpitant ; mais les forces sans cesse renaissantes de ses adversaires l'obligent de céder le terrain. Il n'y eut que la nuit qui vint mettre fin à cette scène de carnage ; et ce qui restait d'Algonquins se sauva dans les bois, à la faveur des ténèbres.

Canatagayon, qui dans l'action avait cherché plus d'une fois à se mesurer avec Saguima, se dirige avec les siens vers la demeure des Algonquins. Ivres de sang, ils parcourent une torche à la main les habitations dévastées. Tout tombe sous leurs coups. La flamme monte au ciel en larges tourbillons, et la lueur de l'incendie se reflète sur toute l'étendue du lac. Canatagayon erre partout dans les bois ; il cherche du sang. Il a rencontré la timide fille du chef algonquin, qui fuit comme une antilope devant son cruel ennemi. Le couteau levé, Canatagayon s'est élançé sur elle ; c'est encore une victime qu'il va immoler à sa fureur ! Mais au moment où il la saisit, au moment où le couteau va s'enfoncer dans ses entrailles, Louise s'est retournée. Il a vu son visage, il a rencontré son regard, et toute sa rage va se briser devant cette figure angélique. Un coup d'œil a arrêté celui qui la mort n'aurait pas même étonné ; et le vainqueur est vaincu. À la rage dont il était animé, succède un feu dévorant qui le consume. Impétueux dans ses passions, il ose porter la main sur cette innocente créature. Il est sourd aux gémissements de la colombe. Il l'enlève impitoyablement et l'emporte évanouie dans la forêt.

Cependant, Saguima, qui a vu que c'en était fait des Algonquins, est accouru pour donner l'alarme à ceux qui étaient restés aux habitations. Il était trop tard. Il n'arriva que pour entendre les cris que poussaient les femmes et les enfants qui se tordaient affreusement dans cette immense fournaise. Leurs cadavres brûlés flambaient comme des torches, et servaient encore d'aliment à la rage de l'incendie. Il vit tout cela, lui, et il en fut saisi d'horreur. Oh ! c'était horrible aussi...

La crainte d'un malheur plus grand encore vient s'emparer de lui, il craint pour Louise. Il cherche, il court, il vole de tous côtés. Il irait la demander à ses ennemis. La mort l'environne de toutes parts, elle plane sur sa tête, et il la méprise. Que lui importe la vie, s'il perd sa bien-aimée ! Un vieil Algonquin, que le hasard lui fit rencontrer, lui apprend qu'un guerrier mohawk l'a enlevée, et qu'il l'a vu dans les bois. Saguima suit ce jeune Indien qui lui sert de guide. De loin il aperçoit le ravisseur de Louise, qui fuit avec elle dans les montagnes. À cette vue, son cœur frémit dans sa poitrine, et toutes les passions qu'il renfermait débordèrent en bouillonnant comme des torrents de lave brûlante. La rage, la haine, la jalousie, et tous les mouvements impétueux que l'amour y faisait surgir, se concentrèrent en un seul, la soif de la vengeance.

Il jette un cri, et rapide comme la foudre il s'est précipité sur Canatagayon qui, ne pouvant résister aux efforts réunis de ses deux adversaires, est obligé d'abandonner sa proie. Dès que Saguima voit son ennemi sans armes, sa grande âme lui ordonne de pardonner ! Aussitôt il saisit Louise dans ses bras, et s'éloigne rapidement, en suivant les sentiers tortueux que lui indique le vieux de la forêt. Arrivé auprès d'une source aux eaux limpides, il dépose son fardeau sur la verte pelouse. Quelques gouttes d'eau qu'il lui verse sur les tempes la font revenir à elle. Alors il lui apprend et la victoire des Iroquois, et le massacre des Algonquins, et la mort de son père, et la ruine de son parti. Ces désolantes nouvelles lui tombèrent comme une masse écrasante sur le cœur. Les yeux levés au ciel, elle gémit dans toute l'amertume de son âme. Seule, isolée, abandonnée sans secours à toute l'horreur de son sort, elle offre à Dieu le sacrifice de sa vie. Puis, par un mouvement involontaire, se penchant vers Saguima : — Oh ! mon Dieu, fit-elle, avec cet accent d'une personne qui sent qu'elle va mourir, que vais-je devenir ? Et son âme était inondée d'une agonie de douleur à l'idée de sa situation.

— Louise, ah ! qu'as-tu dit ? s'écrie Saguima. Toi abandonnée, quand je suis à tes côtés ; quand je veille sur tes jours, prêt à verser mon sang jusqu'à la dernière goutte pour défendre celle que j'aime plus que moi-même !

Louise a entendu ces paroles de la bouche de celui qui l'a déjà sauvée deux fois, et elle ne craint plus les dangers. Elle est contente de suivre son libérateur. Sûre de sa protection, qui peut l'effrayer ? Puis levant doucement sur lui ses yeux baignés de larmes de la reconnaissance, elle lui dit avec ce charmant abandon de l'innocence :

— Oh ! je savais bien que vous, vous ne m'abandonneriez pas.

Ce mot, si naïvement échappé à la délicieuse franchise de son âme, montrait à l'évidence que, dans son cœur, leurs existences étaient tellement identiques qu'elle ne pouvait croire à une séparation.

Cependant, le vieux de la forêt les presse de partir. Louise a repris ses forces ? Elle peut les suivre. Le vieux de la forêt les conduit par des chemins inconnus dont il est impossible de saisir les traces, à moins que, comme lui, on ne les ait fréquentés plusieurs fois, en chassant dans ces forêts.

Ce ne fut qu'après trois mortelles journées qu'ils arrivèrent à la rivière des Outawas. Louise était épuisée de fatigues ; ses pieds ensanglantés lui causaient d'insupportables douleurs. Souvent Saguima avait été obligé de la porter dans ses bras. Oh ! alors comme son cœur palpitait d'amour en la pressant sur son sein !

Arrivés sur les bords de la grande rivière, ils construisirent un canot d'écorce de bouleau, qu'ils enduisirent de gomme de sapin. Au fond, un petit lit de mousse est préparé pour Louise. Saguima, d'un bras vigoureux, pousse le canot à la rivière. Le canot trace un léger sillage, et fuit devant la brise du matin. Cette manière de voyager n'a rien de fatigant ; mais si elle est agréable et facile, elle n'est pas sans danger pour nos voyageurs. À chaque instant ils pouvaient tomber entre les mains de leurs ennemis.

Le soir quand l'heure du repos était arrivée, ils choisissaient, sur quelque île isolée, un vert gazon pour y bâtir la hutte du voyage. Quelques écorces souples et légères, étendues sur quatre bois, leur servaient de couverture. Tandis que Louise dort, Saguima et le vieux de la forêt veillent au dehors, sur qu'elle point surpris par les Iroquois, qui probablement devaient avoir tenu la même route.

II

En prononçant ces paroles, l'amour brillait dans les yeux de la vierge ; mais c'était un amour plein de chasteté, et qui semblait s'être comme enveloppé d'innocence pour avoir le droit de se montrer.

Un soir, tout reposait dans la nature, pas un bruit, pas un murmure, hors le cri perçant du jaguar qui semble prédire que le jour des calamités se hâte. Le zéphyr retient son haleine ; les ondes semblent suspendues dans leur cours. La lune, assise sur un groupe de nuages qui se découpent sous toutes formes dans l'azur de l'firmament, verse paisiblement sa pâle lumière sur les plaines qui s'étendent jeunes et fleuries. Saguima, debout, immobile, appuyé sur sa carabine, les yeux mélancoliquement fixés sur l'immensité des déserts, songe aux dangers qui menacent sa bien-aimée. Pour la première fois de sa vie, il tremble, mais ce n'est point pour lui. Il craint de rencontrer un ennemi ; c'est que, depuis qu'il connaît l'amour, la vie lui était devenue plus précieuse ; il lui était si doux de la passer auprès de Louise !

Pendant que la nature sommeille, pendant que Saguima erre autour de la cabane qui renferme tout ce qu'il aime au monde, Louise est agitée par des songes effrayants. Des images fantastiques, des spectres qui lui apparaissent sanglants, viennent l'arracher au repos dont elle a un si grand besoin pour réparer ses forces affaiblies par les inquiétudes, les chagrins et les fatigues. Une fièvre brûlante consume sa poitrine. Elle se lève pour aller chercher quelques gouttes d'eau, afin d'humecter sa gorge desséchée. Elle soulève doucement l'écorce de sa tente. Elle regarde et voit le vieux de la forêt qui dort sur le gazon. Saguima paraît absorbé dans de profondes réflexions. Elle sort sans bruit ; mais le froissement de sa robe vient tirer Saguima de sa rêverie. Il regarde du côté d'où vient le bruit ; une ombre se détache sur le fond verdâtre de la plaine, et glisse silencieusement à travers le bouquet de noyers qui se trouve près du rivage. Il se précipite après cette ombre qui s'est arrêtée. Il approche ; Dieu ! que voit-il ? Louise, pâle, chancelante, appuyée sur le tronc d'un arbre. Une sueur froide coulait de son front, ses membres tremblaient, et ses dents claquaient affreusement les unes contre les autres.

— Ô Louise, Louise, qu'as-tu ? lui dit-il en la pressant dans ses bras. — Il ne peut en dire davantage ; et il se hâte de la transporter dans sa cabane, où il l'étend défaillante sur son lit de repos.

De temps en temps, elle rouvrait ses grands yeux noirs et, les levant doucement sur Saguima, ils semblaient lui dire qu'elle se mourait ; mais qu'elle emporterait avec elle, dans la tombe, le souvenir de ce qu'il faisait pour elle.

Cependant, le soleil qui commence à dorer la cime des hautes montagnes vient annoncer l'heure du départ. Mais il est impossible à Louise de continuer la route ; tous les symptômes de la petite vérole s'étaient déclarés. Saguima frémit quand il sut qu'elle était atteinte de ce fléau terrible dont les ravages étaient si effrayants parmi les sauvages, depuis que les Européens le leur avaient apporté. Le vieux de la forêt qui connaît combien cette maladie est contagieuse, qui sait que l'air qui l'environne en est bientôt infecté, refuse de rester plus longtemps. Il veut absolument partir. Il presse Saguima de le suivre, et d'abandonner Louise à sa destinée, puisque aucun pouvoir humain ne pouvait la sauver.

Quand la malheureuse Louise entendit la proposition que l'on faisait de l'abandonner seule, expirante, au milieu des bois : oh ! alors son âme se brisa, comme si toutes les cordes, trop fortement tendues, en eussent été subitement rompues. Elle ne pleurait pas, non, pauvre enfant ! son cœur était trop serré. On eût dit qu'un grand poids lui pesait sur la poitrine. Les yeux tristement levés au ciel, elle demandait de la force pour supporter ce choc.

Saguima hésite. Peut-être va-t-il l'abandonner. Mais il l'a regardée, mais il a vu sa figure pâle, mais il a rencontré son regard si affectueusement suppliant, que l'idée seule d'abandonner cet ange lui tombe comme une flétrissure sur le cœur. Son parti est pris ; il veut rester avec elle. Il sait que cette maladie n'est pas toujours mortelle ; et la voix de l'espérance ne s'est point éteinte dans son cœur.

Le vieux de la forêt plaint l’entêtement de Saguima ; c’est ainsi qu’il traduisait ce sentiment d’une grande âme, ce dévouement sublime, qui porte un héros à se sacrifier pour sauver son semblable. Et il part en lui promettant de revenir bientôt. Saguima longtemps suit des yeux le vieux de la forêt qui l’abandonne. Il voit le canot qui s’éloigne, et avec lui ses espérances. Il regarde encore ; quelque chose apparaît au loin, comme un point noir, sur une vague ; puis tout se confond avec l’horizon ; puis plus rien... Il est seul ! Et une larme brille dans ses yeux.

L’effort que vient de faire Louise, le coup qui l’a heurtée si rudement au cœur l’ont abattue. Elle est tombée sans connaissance sur sa couche de douleurs. La fièvre prend un caractère alarmant. Bientôt un délire affreux s’empare d’elle. Crise effrayante où se décide d’ordinaire le sort de l’infortuné qui est attaqué de cette maladie dont les effets sont si rapides, surtout parmi les sauvages qui par leurs habitudes et leur genre de vie nomade semblent la rendre plus mortifère encore, que peu d’heures suffisent pour enlever ceux qui en sont atteints.

Saguima suit, avec une singulière expression d’inquiétude, toutes les phases de la maladie. Il prodigue à Louise tous les secours que sa sollicitude peut lui inspirer. Penché sur sa poitrine, il soulève sur son bras sa tête qui roule sur elle-même. La bouche collée sur sa bouche, il semble respirer son âme ; et il recueille sur ses lèvres le poison qui en peu d’instant coule avec son sang dans ses veines. Il sent qu’il vient de puiser la mort dans le sein de son amante, et il serait content de mourir pour elle, s’il pouvait la sauver. Une fois l’accès passé, un abattement total succéda à l’agitation de la fièvre ; et Louise s’endormit d’un sommeil léthargique. Sommeil affreux, sommeil de mort, dont souvent vous ne sortez que pour entrer dans celui de l’éternité ! Elle resta longtemps, bien longtemps dans cet état. Ce ne fut que le lendemain fort tard qu’elle sortit de ce long assoupissement. Il lui semblait sortir d’un rêve pénible. Ses yeux erraient égarés sur tout ce qui l’environnait ; et quand ils rencontrèrent ceux de Saguima, oh ! alors, elle se rappela tout. La mort de son père, le massacre de sa nation, sa fuite, son délaissement, sa situation, tout lui jaillit au-devant de l’esprit comme un trait de lumière ; et elle ne versa pas de larmes, non, son œil était sec, sa raison égarée. Elle se prit à rire, de ce rire amer, lugubre, de ce rire qui vous agite les lèvres d’un tremblement convulsif, alors qu’il vous tord le cœur !... Saguima, lui, il était là, à côté d’elle, immobile de stupeur. Ses yeux, fixement arrêtés sur les traits décomposés de Louise, ne voyaient plus qu’en eux-mêmes. Bientôt son regard perdit cette fixité qui la glaçait. Sa vue se troubla, un nuage épais s’étendit comme un voile sur ses yeux, ses genoux chancelèrent, et se dérobaient tout à coup sous lui, il alla donner de la tête contre l’angle d’une pierre. Louise le vit tomber. Et lorsqu’elle sentit sa main mouillée du sang qui coulait de la blessure qu’il s’était faite, elle sembla comme si elle ne faisait que de revenir à elle pour la première fois. Quand Saguima eut repris ses sens, elle se sentit comme déchargée d’un grand poids qui la pressait comme un cauchemar. Puis rappelant ses idées, et voyant que Saguima était resté seul, et que pour elle il avait bravé la peste, elle lui dit avec un sanglot :

— Il vous a donc abandonné !...

Et alors elle se mit à pleurer. Chaque larme qu’elle versait était pour elle comme un baume bienfaisant qui la soulageait. Sa poitrine était si oppressée ! Et quand elle eut bien pleuré, elle devint calme, et son âme reprit toute sa sérénité. Sa poitrine ne brûlait plus de ce feu dévorant qui la consumait quelques heures avant ; maintenant c’est le feu de l’amour, mais de cet amour pur comme son âme, de cet amour reconnaissant de tout ce que son libérateur avait fait pour elle.

Saguima qui a cru lire dans ses yeux de la reconnaissance, de l’amour peut-être, lui dit en lui saisissant la main dans son transport :

— Ô Louise ! Louise, si tu savais combien j’ai souffert de te voir malade, tu ne me refuserais pas un peu de reconnaissance. Oh ! oui, un peu de reconnaissance, voilà tout ce que j’ose demander. Ah ! laisse-moi entendre de ta bouche que tu n’es point insensible à mon amour !...

— Si je suis insensible ?.. Il me le demande !... Ô mon Dieu ! vous l’entendez, et vous m’ordonnez de lui cacher ce que je ressens !...

— Qu’ai-je entendu ? Serait-il vrai ? Oh ! répète que tu n’es point insensible. Dis, oh, dis, que tu m’aimes, et je meurs content ; ou plutôt, non, je ne mourrai pas ; nous vivrons tous les deux ; oui, tous les deux... dans l’autre monde, unis... Oh ! et ce sera pour toujours !...

Louise voit toute la violence de sa passion, et elle n’en est point effrayée. Elle connaît toute l’étendue du sacrifice qu’il a fait pour elle, et elle ne lui en témoigne pas sa reconnaissance. C’est qu’il n’y a pas d’expression pour ce qu’elle ressent. Elle voudrait lui consacrer sa vie ; l’aimer de toute la puissance de son âme, car son âme à elle aussi brûle d’amour. Mais sa religion lui défend d’aimer un idolâtre ; et Saguima n’est point chrétien. Elle prie Jésus-Christ de l’éclairer et de lui ouvrir les yeux sur les vérités de sa religion. Puis comme si un instant l’amour l’eût emporté sur ses autres sentiments, elle s’écrie en appuyant sa main sur celle de Saguima :

— Ô mon Dieu ! tu vois ce qu’il a fait pour moi. Pourrais-tu me défendre de l’aimer ? Oui, Saguima, oui, je vous aime !... Pour vous je sacrifierais tout ; pour vous je verserais mon sang ; pour vous je donnerais ma vie ; mais pour vous je ne désobéirai jamais à ma religion !

L’accent de sa voix était fort et solennel ; l’expression de sa figure avait quelque chose de l’autre monde, elle reflétait toute la grandeur et la pureté de son âme. Ce n’est plus une femme qui lui parle ; c’est la vertu tout entière qui se manifeste en sa personne.

Saguima, qui voit tant de passion et tant de vertu dans cette jeune vierge, admire le pouvoir qui la produit. Une religion qui peut inspirer de pareils sentiments l’étonne. Aimer d’amour, et se soumettre sans murmure à une religion qui le défend, il y a là quelque chose de surnaturel. Il peut bien sacrifier sa vie pour son amour, mais sacrifier son amour à son devoir ! Il n’y a que le Dieu de Louise qui puisse donner cette force-là. Il pense, mais il ne répond pas. C’est que l’heure de sa conversion n’est point encore sonnée.

Cependant, Louise a repris de nouvelles forces ; et alors qu’elle remercie Dieu de l’avoir sauvée, Saguima lui, qui, quelques jours avant, s’était volontairement inoculé, sent dans ses veines le feu de venin qui fermente avec son sang. Dès qu’il vit qu’il était sans ressources, il ne songea plus qu’à s’éloigner de Louise. Ô sollicitude d’un amant ! Il craignait de l’exposer à la contagion. Il hâta donc son départ pour qu’elle ne s’aperçût pas de l’état où il se trouvait et feignit un prétexte pour aller dans l’intérieur de l’île. Mais quand il fallut la quitter, quand il fallut lui dire un dernier adieu, lui qui serra si affectueusement la main, et son regard, avait quel chose de si tristement mélancolique, de si tendrement passionné, qu’elle se sentit émue et agitée de ce frémissement involontaire qu’on ressent presque toujours à l’approche d’un grand malheur. Puis faisant un effort sur lui-même, il s’éloigna rapidement.

Louise demeura longtemps les yeux tournés vers l’endroit où il avait disparu dans le bois. Bientôt elle ne vit plus rien, seulement un écho faible et lointain répétait tristement le bruit de ses pas ; et quand elle n’entendit plus aucun bruit, un long soupir s’échappa de sa poitrine.

Saguima ne put se rendre bien loin. À peine eut-il marché quelques heures, qu’il se sentit faiblir. Il fut obligé de se coucher sous un chêne dont les rameaux épais, s’arrondissant en dôme de verdure au-dessus de sa tête, le mettaient à l’abri des injures du temps. C’est là que, pendant trois jours, le héros algonquin attendit fermement la mort. Ô affreuse situation, de se sentir mourir, et d’être obligé de fuir son semblable ; de voir la mort là, devant nous, hideuse et impitoyable, et de n’avoir pas un parent pour nous consoler ; de savoir qu’à telle heure vous ne serez plus, que le soleil du lendemain ne luira plus à vos yeux et de n’avoir pas un ami pour vous pleurer ! Oh ! c’est horrible ! Eh bien, il le savait, lui, et sa grande âme n’en fut point abattue. Seulement, quand il songea qu’il allait quitter pour toujours le plus cher objet de ses affections, la nature reprit son empire, et une larme vint mouiller sa paupière ; elle sillonna lentement sur ses lèvres contractées, et un instant elle trembla sur ses lèvres convulsées. Mais rappelant tout son courage d’homme, il s’indigna de sa faiblesse.

Cependant, Louise, qui attend avec impatience le retour de Saguima, commence à s’alarmer. Bientôt d’affreux pressentiments viennent s’emparer de son esprit. Le jour, elle erre sur les rivages. Quelquefois, la tête basse, elle chemine tristement dans le sentier qu’a suivi Saguima ; puis s’arrêtant tout court, elle songe que pendant qu’elle est éloignée, le vieux de la forêt peut bien être revenu. Alors elle retourne sur ses pas et précipite sa marche ; et quand elle arrive au rivage qu’elle vient de quitter, ne voyant personne, elle se met à pleurer. C’est ainsi qu’elle passe, avec la mobilité du sauvage, de la plus vive espérance à l’extrême désespoir.

Enfin le matin du troisième jour que Saguima est parti, elle courait comme une insensée sur les rives désertes, en faisant retentir les airs de ses gémissements. L’écho redit ses cris ; et ses plaintes se perdent dans le sifflement des vents. Le bruissement des flots, qui viennent expirer lentement sur ces grèves solitaires, semble un instant fixer son attention. Et comme si une pensée l’eût vivement frappée, elle se prit à contempler, en riant d’un rire amer, l’immensité des bois qu’il lui fallait traverser. Elle mesure d’un regard effrayant l’étendue de la rivière, et cherche à en sonder la profondeur. Avancée sur le tronc d’un arbre renversé dans l’eau, elle allait peut-être s’y précipiter, quand elle aperçut au loin un canot qui venait de son côté. Bientôt elle put distinguer une robe noire et reconnaître le vieux de la forêt. Quelques minutes de plus et le canot touche au rivage. Oh ! comme le cœur de Louise tressaillit d’allégresse quand elle reconnut le père Piquet, celui qui avait guidé ses premiers pas dans la voie du salut. C’est lui qui vient encore sauver son enfant et donner la vie éternelle à celui qui fut son libérateur.

À peine a-t-il mis pied à terre, que Louise se précipitait au-devant de lui, et lui désignait de la main la route qu’a prise Saguima. — De ce côté-là, mon père, s’écria-t-elle, Saguima !... un homme !... un idolâtre... un héros !... mon sauveur !... sans secours... Et peut-être il se meurt. Allons le sauver. Puis elle guide le vieil homme missionnaire dans le bois. L’amour et la crainte lui donnent des ailes ; semblable à une biche légère, elle s’élance sur les traces de Saguima. Chaque arbre, chaque arbuste l’arrête. Elle appelle à grands cris, et personne ne lui répond, si ce n’est l’écho des collines qui répercute ses cris. Longtemps ils errèrent dans les bois, sans qu’aucun bruit ne vint frapper leurs oreilles. Ils désespéraient de le retrouver, quand tout à coup un gémissement sourd, un râle creux semble sortir de dessous un taillis au pied d’un grand arbre. Louise écoute et son cœur frémit d’effroi, à l’horrible pensée qui, comme un éclair, vint traverser ses esprits. Elle regarde... horreur !... Saguima expirant !... Elle se précipite à genoux à côté de lui ; penchée sur son front tout souillé des marques de la peste, une main sur son cœur elle cherche à en saisir une pulsation. Quelques secondes elle demeure comme suspendue entre l’alternative désespérée de l’immortelle félicité ou de l’éternel désespoir. Et lorsqu’elle a cru en avoir distingué le battement, si faible qu’il fût, elle s’écrie d’une voix délirante de bonheur :

— Ô mon père, il respire... Il n’est point mort... Dieu l’attend !...

Saguima, qui a entendu ces accents si connus et si doux à son oreille, retrouve ses paupières ; et son âme prête à s’enlever s’arrête un instant.

— Ô Louise, serait-il possible, murmure-t-il d’une voix presque éteinte, serait-il possible que je n’aie pas fermé les yeux pour toujours, sans t’avoir encore une fois pressée contre mon sein ?

C’est la pierre de Louise. Voilà tout ce que j’en pus apprendre, car c’était tout ce que l’on en savait.

Longtemps après, j’appris, d’un vieil Huron qui revenait des voyages, que là avaient été enterrés deux amants, deux époux malheureux. Il me dit aussi qu’ils avaient échappé au massacre d’un parti d’Algonquins au lac Nipissing ; que leurs noms étaient Saguima et Louise Chawinikisique. Alors il me sembla que je me rappelais ces événements d’autrefois ; et lorsque le vieil Huron me eut raconté l’histoire de leurs infortunes, mon cœur soupira et un souvenir d’une ancienne passion vint aussi traverser ma pensée...

Le lendemain, je revis et le saule et la tombe et la pierre ; mais le tronc de l’arbre était brisé et la terre avait été fouillée autour de la tombe. Je mouillai d’une larme le gazon flétri, sous lequel reposaient ces deux enfants des déserts... Maintenant il ne reste plus que la pierre qui ne présente qu’une masse informe, telle que vous la voyez aujourd’hui, sur laquelle quelquefois le voyageur s’arrête, sans savoir ce qu’il foule !...

L’homme à la peau de buffle s’était arrêté. Calme et silencieux, il semblait de son regard d’aigle sonder les replis de ma pensée. L’expression de sa physionomie avait quelque chose de terrible. Son récit avait animé la fierté de ses traits ; et dans ce moment, sa figure reflétait tout un souvenir d’homme.

— Et le vieux de la forêt, lui demandai-je, que devint-il ?

— Je ne sais.

— Et le père Piquet ?

— Je ne sais.

— Et Canatagayon ?

— Canatagayon ! reprit-il, en me fixant avec une mâle expression d’orgueil, et en relevant de sa main la mèche de cheveux qui retombait sur son front, où s’épanouissait toute une vie de gloire : « Canatagayon ! C’est moi ! »

Louise Chawinikisique,

conte mélodramatique inspiré de Chateaubriand,

de Georges Boucher de Boucherville (1816-1898),

a été publié, à Montréal,

dans *l’Ami du peuple, de l’ordre et des lois,*

en septembre 1835.

ISBN : 978-2-89668-388-8

© Vertiges éditeur, 2012

— 0389 —

Dépôt légal — BANQ et BAC : quatrième trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org